



Génération
71^e Festival
International du Film
de Berlin



Any Day Now

un film de
HAMY RAMEZAN



AAMU FILM COMPANY PRÉSENTE UN FILM DE HAMY RAMEZAN

PHOTOGRAPHIE ARSEN SARKISIANTS MONTAGE JOONA LOUHIVUORI F.C.E SON SVANTE COLERUS MUSIQUE TUOMAS NIKKINEN

COSTUMES KIRSI GUM MAQUILLAGE ANU UUSIPULKAMO PRODUIT PAR JUSSI RANTAMÄKI ET EMILA HAUUKA

SCÉNARIO HAMY RAMEZAN ET ANTTI RAUTAVA RÉALISATEUR HAMY RAMEZAN

AAMU

BERLINALE

71

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

elise

TERRAFEMINA

PREMIERE

Paris MÔMES

l'étérama

Any Day Now

un film de
H A M Y R A M E Z A N

AU CINÉMA LE 8 DÉCEMBRE 2021

Titre original : *Ensilumi*
2020 - Fiction - Finlande
Langues : farsi, finnois, anglais
82 minutes

Matériel à télécharger sur :
<https://www.urbandistribution.fr/films/any-day-now/>

PROGRAMMATION

Urban Distribution

06 16 55 28 57

jeanjacques@urbangroup.biz

06 79 77 52 21

laura@urbangroup.biz

HORS MEDIA

Drass Tecles

Réseaux associatifs - débat intervenants

drassurban@gmail.com

PRESSE

CC Presse Presse

cc.bureaupresse@gmail.com

Cilia Gonzalez : 06 69 46 05 56

Celia Mahistre : 06 24 83 01 02

A photograph of two young boys in a lush, moss-covered forest. The boy in the foreground, wearing a grey jacket and brown pants, is walking up a rocky path covered in green moss and ferns. He is looking up towards the sky. The boy in the background, wearing a blue jacket and light-colored shorts, is standing on a higher rock, looking towards the camera. The forest is dense with green foliage and moss-covered rocks.

Synopsis

Au cœur de la Finlande, Ramin Mehdipour, 13 ans, et sa famille iranienne se voient refuser leur demande d'asile. Après un dernier recours et malgré la menace d'expulsion, le jeune garçon goûte aux joies des vacances et de la rentrée scolaire, où chaque moment d'insouciance s'avère précieux.

Entretien

avec le réalisateur **Hamy Ramezan**

À quel point Any Day Now est proche de votre expérience personnelle et de l'histoire de votre famille ?

J'avais 7 ans quand nous avons fui la guerre Iran-Iraq. Je me souviens encore de l'excitation ressentie, j'avais soif d'aventures. C'est comme si c'était hier ; le désespoir de ne pas réussir à retenir mon faux nom turc et notre histoire familiale inventée de toutes pièces – une histoire que mon père et son frère ont écrite sur un bout de papier pour que tout le monde la retienne. Mes parents ont dû être honnêtes avec nous, ils nous ont dit qu'on risquait la pendaison en cas d'échec. C'est ce qui nous a rapprochés en tant que famille, on formait une équipe très soudée, et ça m'a donné confiance en moi. Je jouais bien mon rôle, et tant mieux car notre réussite en dépendait. J'ai appris tellement de faux noms et de mensonges que j'en suis encore là aujourd'hui, à écrire des fictions. On a réussi à s'échapper, mais l'obstacle suivant consistait à aller dans un pays où nos mensonges allaient être analysés. « Le mensonge peut être une excellente chose », disait mon oncle à mon père. Maintenant je sais pourquoi. La vérité peut être si terrible que de toute façon personne ne nous croirait. Les épreuves ont une fin et finalement, nous étions en Finlande.

Mon premier souvenir se situe à l'aéroport Helsinki-Vantaa. Nous avons été chaleureusement accueillis par des sourires et des fleurs.

Après un court trajet, nous sommes arrivés dans un endroit qui allait devenir notre chez-nous : Malmi. Je n'étais pas très enthousiaste au début, à l'époque on était loin du paradis sur terre, mais ça a beaucoup changé depuis. Nous avons finalement une nouvelle maison. Un sentiment étrange : d'un côté une situation absurde et irréaliste disparaissait comme si elle n'avait jamais existé, de l'autre nous étions « chez nous » comme si de rien n'était. À ce jour j'ai encore du mal à comprendre, je ne sais plus quelle partie de ma vie était la bonne. Celle qui a disparu comme si plus rien ne comptait, ou celle qui a débarqué de nulle part pour nous dire que là c'était notre maison, et que ça avait toujours été comme ça.

Je me souviens encore du bureau où je passais la majeure partie de mon temps pour travailler mon finnois. Les gens avaient coutume de dire que c'était une langue difficile à apprendre. En à peine 6 mois, je le parlais avec un accent mais avec tellement d'aplomb : je traduais la série télévisée « Amour, Gloire et Beauté » à mes parents tous les jours.



Je me souviens aussi du motel où nous étions logés à Belgrade, dans des appartements d'à peine 9 mètres carrés. Nos parents y faisaient beaucoup la fête. J'avais du mal à croire que 8 ou 9 personnes pouvaient danser dans 9 mètres carrés.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées pour trouver un équilibre entre autobiographie et fiction ?

Ce film est le projet de tous les défis. Il traite des sujets complexes avec des personnages qui le sont tout autant. C'était vraiment difficile de concilier faits réels et fiction. Avec le problème des réfugiés qui devenait de plus en plus criant, je n'ai eu d'autre choix que d'entrer dans ce débat politique. Je ne pouvais pas prétendre trouver l'équilibre entre l'art et la vérité. Impossible d'être totalement objectif, c'était un vrai challenge de décider ce qui devait être fidèle à la réalité et ce qui devait être romancé. J'ai essayé de partager ma vérité, ce qui est arrivé à ma famille mais je me suis rendu compte que le cinéma ne marchait pas comme ça. Le cinéma exige la vérité mais la réalité cinématographique est loin de la réalité. On ne peut pas raconter sa vie scène après scène et prétendre dire la vérité. Le cinéma est un monde à part qui obéit à ses propres règles. Le film aborde les faits, il est émotionnellement et cinématographiquement proche de la réalité.



Comment avez-vous constitué le casting de la famille Mehdipour ? Est-ce que ça a été encore plus éprouvant de caster « votre » famille ?

Plusieurs options s'offraient à moi. Trouver la bonne famille était ma mission principale. J'ai mis plusieurs années à savoir ce que je voulais faire et quand le chemin s'est éclairé, j'avais une personne en tête: mon père. Pas pour lui donner le rôle, mais je l'avais en tête, lui en plus jeune. Après un mois ou deux, d'un coup, son visage s'est effacé. Tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il était prenait la forme de l'acteur Shahab Hosseini: son rire, ses blagues, sa façon de nous protéger avec humour – ce n'était plus mon père, c'était Shahab Hosseini-Bahman. Ça a planté le décor et montré la voie pour le reste du casting. J'ai ensuite essayé de trouver la

mère – ayant trouvé le père, je cherchais sa femme et la mère de ses enfants pour le film. Nos consignes pour le casting n'étaient pas très compliquées ; on a demandé aux acteurs de ne pas verser dans le désespoir ou la tristesse, peu importe le texte qu'ils avaient à jouer. Trouver la famille était très important pour le casting, mais au final quelqu'un qui arrivait à nous faire sourire avait fait 90 % du boulot. Le plus dur à trouver a été Ramin. Je n'avais pas spécialement de feeling par rapport à ce personnage. Il fallait trouver quelqu'un d'attachant qui soit également capable de jouer. Ce n'est pas tout. Il fallait aussi parler farsi avec le bon accent et aussi finnois. Nous avons publié des pubs sur Facebook ciblant des finno-iraniens. Nous avons aussi envoyé une carte postale aux familles parlant les deux langues. On a atteint tous les



candidats possibles, j'en ai rencontré une trentaine et la sélection s'est faite sans difficulté. Aran n'avait pas un caractère facile mais c'était une star en puissance. Tout semblait fluide avec lui. Pendant le tournage, il m'a offert tellement de possibilités que franchement il surpasse pas mal d'acteurs expérimentés.

Comment ça s'est passé avec Shahab Hosseini, un des acteurs iraniens les plus célèbres, connu du public pour son travail dans les films de Asghar Farhadi ?

Je n'avais jamais rencontré Shahab Hosseini, mais je ressentais une certaine familiarité à son égard, ou du moins à l'égard de ses personnages, comme l'impression de le connaître, sans doute parce que je me reconnaissais dans chacun de ses rôles. Je me retrouvais toujours dans ses personnages, quel que soit le rôle. C'est pour cette raison que je voulais entrer en contact avec lui. Pour faire court, il a dit oui. Voici sa réponse : « Si tu aimes cette histoire, si j'aime cette histoire, on va s'aimer ».

Je vais vous révéler un secret : Shahab n'est pas un acteur, c'est un poète capable de représenter l'humanité à tellement de niveaux... Le jeu seul ne suffit pas pour y parvenir.

Comment avez-vous travaillé avec les acteurs iraniens qui n'avaient pas eux-mêmes ce vécu d'immigré ?

Ça ne m'a pas effleuré l'esprit. Je pense que chaque Iranien, d'une façon ou

d'une autre, est un immigré. Ils ont été immigrés pendant longtemps. Mais ça ne se résume pas au fait de jouer un immigré. Être un immigré est une situation difficile comme n'importe quelle autre situation problématique. On doit survivre d'une façon ou d'une autre. Ou pas.

Any Day Now n'est pas un film sombre, même quand il aborde une réalité dure, il est rempli d'une énergie solaire, légère, d'une joie propre aux souvenirs d'enfance. Était-ce votre ambition de départ ?

Any Day Now est un projet complexe qui a pris du temps. J'ai perdu beaucoup et j'ai réussi tout autant. Le film se voulait un portrait intime de notre aventure parce que cette période me manquait. Ma vie a manqué de sel depuis, je n'ai pas senti de sentiment d'appartenance aussi fort que celui qui m'unissait à ma famille à cette époque, et aux personnes en détresse. Pendant la phase d'écriture, j'ai écrit des versions tellement plus sombres sur la vie des réfugiés, pleines de désespoir, que j'ai eu envie de tout arrêter.

Je suis allé en Grèce sur l'île de Lesbos, en pleine mer, j'ai été témoin de tragédies dévastatrices, et j'ai marché avec les demandeurs d'asile de la Grèce à la Finlande. J'ai vécu une nouvelle fois le périple de mon enfance, même si c'était très différent, avec le regard d'un adulte se revoyant enfant. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je ne voulais pas écrire des choses aussi horribles, mais



quand je m'y suis remis, tout a changé. J'ai changé. Je me suis soudain retrouvé dans une position où mon traumatisme cherchait sa propre vérité.

Ce fut un tournant décisif, de comprendre qu'il n'y a pas de vérité dans un traumatisme. Je peux me poser pendant dix ans, je n'arriverai pas à donner un sens à tout ça. Quand j'ai compris ça, j'ai arrêté d'écrire et j'ai recommencé à zéro, en pensant au côté humain et à mes souvenirs heureux. C'est à ce moment-là que j'ai pu faire confiance aux gens et accepter la main tendue de mes producteurs. C'est leur travail acharné qui m'a permis de voir le bout du tunnel, et j'y ai vu le soleil. Je me suis promis de ne plus jamais m'embarquer dans des projets où les êtres humains ne sont pas au cœur du film.

Tout le monde sait que les réfugiés souffrent et font face à plein de problèmes. Le mot réfugié en lui-même évoque déjà des milliers d'histoires, pourquoi en avoir raconté encore une ?

Dans le film il n'y a pas de réfugiés : il y a des familles, des amis, des voisins et des gens fiers, qui restent fidèles à leurs valeurs. Peu importe les épreuves qu'ils ont traversées, ils restent positifs et forts face à l'adversité. Surtout, je voulais vraiment insister sur le fait qu'être réfugié n'est pas une identité, ce mot ne nous définit pas. Les médias ont tendance à mettre en avant les événements horribles de l'actualité. Et pourtant, ce n'est pas parce que 20 néo-nazis manifestent contre les demandeurs d'asile que le pays

tout entier est impliqué. Des milliers de gens leur portent secours et font tout ce qu'ils peuvent pour aider ces familles qui ont besoin d'être protégées. Je veux que le public comprenne que les êtres humains sont bons et qu'ils ne devraient pas trop se reposer sur la bureaucratie ou les politiciens. Nous sommes des géants avec des cœurs énormes. Si nous voulons du changement, nous devons le faire ensemble. Nous finirons par prendre conscience que le fossé qui nous sépare des demandeurs d'asile n'est pas si grand.

Il n'y a pas de racisme frontal ou de xénophobie dans le film. Est-ce que ça reflète votre propre expérience ?

Nous avons croisé tellement de gens biens, des étrangers, qui nous ont aidés dans des villes comme Istanbul (un des pires endroits au monde pour un réfugié). Il y a tout de même eu des expériences négatives mais les bons souvenirs reviennent toujours. Nous avons rencontré une chouette famille qui nous a beaucoup aidés. Nous ne connaissions pas ces gens, mais ils nous ont hébergés et nous ont aidés à organiser une « évasion » d'Istanbul complètement insensée. Grâce à eux, nous avons survécu à Istanbul. Nous avons vécu une aventure similaire en ex-Yougoslavie.

Je ne suis pas naïf, bien sûr qu'il y a des gens mauvais, mais il y a encore plus de gens pleins de bonnes intentions. Comme la plupart des Finlandais sont bons envers les demandeurs d'asile, j'ai dressé d'eux un portrait bienveillant et sympathique.



Comment vous situez-vous dans le cinéma actuel ?

Certains épisodes sombres de ma vie m'ont fait découvrir que le monde était plus radieux et plus stimulant quand j'arrêtais de me mettre dans une case. Je suis devenu un homme meilleur. J'aime des films des quatre coins du monde mais j'espère que ma vie et l'homme que je suis devenu ont eu un impact sur mes films, plutôt que les films des autres. J'ai appris des maîtres du cinéma iranien, et aussi de mes collègues finnois. J'ai tout appris pendant mes études en Angleterre, à Farnham UCA (University of Creative Arts). J'y ai acquis des bases solides pour devenir un bon cinéaste. Aujourd'hui mon producteur Jussi est mon mentor : il me guide et m'aide à emprunter un chemin innovant et créatif. Je me situe donc dans mon cœur et mon esprit ; ce sont ma famille et mes amis qui m'influencent. J'aime ce qui est créatif et mon travail en est le reflet. Je m'appelle Hamy Ramezan et je suis cinéaste.



Un mot sur...

le réalisateur **Hamy Ramezan**



Hamy Ramezan est un réalisateur et scénariste finno-iranien. Après avoir fui les persécutions en Iran, puis survécu aux camps de réfugiés yougoslaves, le jeune Hamy Ramezan et sa famille sont arrivés en Finlande en 1990. Diplômé de l'école de cinéma UCA (Franham) en 2007, il a depuis réalisé plusieurs court-métrages.

Son court-métrage « Listen » (2015) a été projeté en avant-première à la Quinzaine des Réalistes à Cannes, puis présenté dans près de 200 festivals, et nommé aux Prix du Cinéma Européen. *Any Day Now* est son premier long métrage.

FILMOGRAPHIE

Any Day Now,
2020 (82 min)

Listen,
2015 (12 min)

Keys of Heaven,
2014 (28 min)

Over the Fence,
2009 (28 min)



Liste artistique

Aran-Sina Keshvari Ramin Mehdipour
Shahab Hosseini Bahman Mehdipour
Shabnam Ghorbani Mahtab Mehdipour
KimiyaEskandari Donya Mehdipour



Shahab Hosseini

Né à Téhéran (Iran) en 1974, Shahab Hosseini est l'aîné d'une fratrie de 6 enfants. Diplômé en biologie, il se lance dans une carrière d'acteur à la télévision et obtient quelques rôles au cinéma au début des années 2000. C'est le film *À propos d'Elly* de Asghar Farhadi qui le révèle sur la scène internationale. Il remporte par la suite un Ours d'argent à la Berlinale pour son interprétation magistrale du bouillonnant Hodjat dans le film *Une Séparation* (2011). En 2016, il joue à nouveau dans un film de Farhadi, *Le Client*, et remporte le prix du Meilleur acteur au Festival de Cannes. *Le Client* remporte également l'Oscar du meilleur film étranger.

Shabnam Ghorbani

Née le 10 juillet 1989 à Téhéran (Iran), Shabnam Ghorbani intègre la section acteur du Karnameh Cultural and Artistic Institute en 2014. Sa carrière démarre au théâtre en 2016 dans la pièce *4=1*, mise en scène par Yavar DarrehZami. Elle joue également dans le téléfilm *The Twilight Moment*, réalisé par Homayoun Asadian (2017). Elle enchaîne ensuite avec la pièce de théâtre *Psychosis 4:48*, écrite par Sarakin et mise en scène par Reyhaneh Nabiyan (2018). *Any Day Now* est son premier rôle au cinéma. En 2020, elle joue dans plusieurs épisodes de *Queen of Beggars* de Hossein Soheilzadeh, une des séries les plus populaires de l'année en Iran.

Liste Technique

Musique	Tuomas Nikkinen & Linda Arnkil
Costumes	Kirsi Gum
Montage	Joona Louhivuori
Chef décorateur	Kari Kankaanpää
Son	SvanteColerus
Directeur de la photographie	Arsen Sarkisants
Producteurs exécutifs	Jussi Rantamäki & Emilia Haukka
Produit par	Aamu Film Company
Scénario	HamyRamezan & Antti Rautava
Réalisation	HamyRamezan

